

CONTRE-PORTRAIT

LA HIRE

Étienne de Vignolles

Le valet de cœur et le boucher du Beauvaisis

Rambarde Knight

Pro veritate, contra oblivionem

OUVERTURE

Un gentilhomme gascon, l'épée au clair, chevauchant sans relâche aux côtés d'une bergère envoyée du Ciel. Un compagnon fidèle entre tous, le plus proche, le plus loyal, celui qui aurait, dit-on, tenté seul de l'arracher aux geôles anglaises de Rouen. Un brave, rude et bon enfant, qui n'avait pour défaut qu'un peu de colère et beaucoup de franc-parler — celui-là même qui aurait osé dire à son roi, le trouvant occupé à festoyer plutôt qu'à secourir Orléans assiégée, qu'« on ne saurait perdre plus gaiement un royaume ». Un visage si familier qu'il orne, depuis cinq siècles, nos jeux de cartes : valet de cœur, à jamais associé à la pureté de la Pucelle qu'il aurait, paraît-il, escortée jusqu'au sacrifice.

Voilà l'image. Voilà la carte postale. Voilà ce qu'on vous a vendu dans les livres d'écolier, dans les biographies de gare, dans les scénarios de cinéma où il faut bien, à côté de la sainte, un brave compagnon d'armes pour porter l'épée et le sourire gouailleur.

Non.

Non, mes amis. Ce portrait-là est une fabrication — une fabrication ancienne, savamment composée, recomposée, retouchée pendant quatre cents ans par des mains qui n'avaient que faire de la vérité d'Étienne de Vignoles et qui n'y voyaient qu'un matériau commode pour leurs propres causes : la légitimité d'un roi déshérité, la gloire d'une nation qui se rêvait éternelle, la fierté d'une province qui voulait son héros, la pédagogie d'une République qui avait besoin de saints laïques. L'homme, le vrai, le capitaine gascon de petite noblesse, mort à Montauban dans l'hiver 1443 — celui-là est resté, lui, prisonnier de sa légende, comme la Pucelle qu'on lui accole fut prisonnière de sa propre tour.

Il fut un soldat, et un grand. Il fut aussi un pillard, un meneur d'écorcheurs, un homme dont les troupes ont rançonné, brûlé et violenté des villages français avec la même ardeur qu'elles mettaient à harceler l'Anglais. Il fut fidèle à son roi — cela, nous le verrons, est la part la plus solide de sa légende. Mais le « compagnon de Jeanne », le confident du roi, l'esprit frondeur qui aurait jugé son souverain devant témoins : tout cela mérite d'être repris, pièce par pièce, à la lumière des seules sources qui comptent — celles du temps même où l'homme a vécu.

C'est ce travail que je vous propose ce soir. Défaire un mythe pour retrouver un homme. Et, en chemin, comprendre pourquoi, depuis le XVe siècle jusqu'aux jeux vidéo de notre époque, on n'a cessé de réécrire Étienne de Vignolles à l'image de ce que chaque siècle avait besoin de croire.

I. UN ROYAUME AU BORD DU GOUFFRE — CHARLES VII, L'ENFANT MAUDIT

Il faut, avant l'homme, planter le décor — et le décor, mes amis, est celui d'une France qui n'existe presque plus.

Nous sommes au matin du XVe siècle. Le royaume de saint Louis, le royaume de Philippe le Bel, ce grand corps qu'on croyait increvable, se déchire de l'intérieur depuis que la folie a saisi Charles VI. Deux partis se disputent sa dépouille encore vivante : les Armagnacs et les Bourguignons. Pendant que ces deux meutes s'entre-déchirent, l'Anglais, qui n'attendait que cela, débarque, écrase la fine fleur de la chevalerie française à Azincourt en 1415, et avance, méthodique, vers le cœur du royaume.

Et voici le destin d'un enfant. Charles, cinquième fils du roi, n'était pas né pour régner — ses frères aînés, Louis puis Jean, sont morts coup sur coup, en 1415 et 1417, dans des circonstances qui sentent furieusement le poison, sans que jamais la preuve n'en fût établie. Le voilà donc, à quatorze ans, dauphin de France malgré lui. Le 10 septembre 1419, sur le pont de Montereau, ses propres hommes assassinent le duc de Bourgogne Jean sans Peur sous ses yeux — crime dont on ne sait toujours pas, aujourd'hui, s'il fut commandité par le jeune prince ou par son entourage, mais dont il portera le poids toute sa vie. Le duc Philippe le Bon, fils de la victime, ne le pardonnera jamais et jette dans les bras des Anglais ce qui restait de puissance bourguignonne.

Alors vient l'humiliation suprême. Le 21 mai 1420, à Troyes, son propre père — un père dément, manipulé, mais un père quand même — et sa propre mère, Isabeau de Bavière, signent ce que l'on appellera, à juste titre, le honteux traité de Troyes. Charles y est purement et simplement déshérité, déclaré indigne de régner, accusé « d'horribles et énormes crimes ». Le trône de France doit revenir, à la mort de Charles VI, au roi d'Angleterre Henri V, qui épouse pour l'occasion la propre sœur du dauphin,

Catherine de Valois. Imaginez l'ignominie : être renié par son sang, vendu par sa mère, dépouillé de son héritage par les mêmes plumes qui avaient juré fidélité à sa lignée. On murmure même — la rumeur bourguignonne s'en charge avec délectation — que ce ne serait pas un fils légitime de Charles VI, insinuation que jamais aucune preuve sérieuse n'a pu étayer, mais qui suffit à noircir davantage l'enfant déjà abandonné.

Réfugié à Bourges, sans armée digne de ce nom, sans trésor, contesté jusque dans sa propre légitimité, le jeune homme que ses ennemis surnomment avec mépris le « petit roi de Bourges » n'a, pour lui, que l'obstination et une poignée de fidèles. C'est de ce gouffre — un gouffre que peu de souverains de l'histoire de France ont connu d'aussi près — que Charles VII devra remonter, pied à pied, pendant plus de trente ans, jusqu'à chasser définitivement l'Anglais du sol de France en 1453 et clore enfin cette guerre que l'on appellera, avec cette pudeur toute française pour les grandes hécatombes, la guerre de Cent Ans.

Je veux que cela soit dit clairement, dès l'entame, parce que la suite de ce discours va être sévère pour certains de ses choix et pour certains des hommes qui l'ont servi : Charles VII fut un grand roi. Il fut le roi qui releva la France de l'abîme. Il mérita, de son vivant même, le surnom de « Charles le Bien Servi », et il le mérita aussi parce qu'il sut, mieux que beaucoup de ses prédécesseurs, s'entourer — Dunois, Richemont, Jacques Cœur, les frères Bureau et leur artillerie nouvelle, et ces capitaines rudes dont nous allons parler ce soir. Mais ce roi-là eut aussi ses ombres : des années où, accaparé par sa liaison avec Agnès Sorel, la première favorite officielle de l'histoire de notre monarchie, il sembla se désintéresser des affaires du royaume ; des moments où son inertie devant le siège d'Orléans frisa l'abandon. Sur ce point précis — qu'a réellement pensé La Hire de ces moments d'absence royale ? — je vous le dis tout net, et j'y reviendrai en détail plus tard dans ce discours : aucune source du XVe siècle, aucune, ne nous rapporte le moindre mot de blâme prononcé par Étienne de Vignoles à l'encontre de son roi. Ce que la légende lui prête comme insolence est une invention plus tardive. Nous verrons d'où elle vient, et ce qu'elle déguise.

II. LE GASCON DE PRÉCHACQ — PORTRAIT D'UN CAPITAINE

Qui est donc cet homme que les siècles ont travesti ?

Étienne de Vignoles naît vers 1390, dans une obscurité que les généalogistes n'ont jamais pu percer complètement, au hameau d'Auribat, près de Préchacq-les-Bains, dans ces Landes de Gascogne alors disputées entre la couronne de France et le duché anglo-aquitain. Petite noblesse, terres modestes, une maison forte dont on devine encore aujourd'hui les vestiges. Rien, dans son berceau, n'annonce le grand capitaine.

Le surnom, lui-même, est un mystère que la postérité a comblé à coups de certitudes mal fondées. « La Hire » : on vous dira, partout, que cela vient de son caractère colérique — l'« ire », en ancien français — et c'est l'explication la plus répandue, certes, mais elle reste une hypothèse parmi d'autres, les érudits évoquant aussi une origine toponymique, liée à son village natal de Hinx ou à des lieux-dits voisins. Voilà déjà un premier exemple, tout simple, de la manière dont une supposition plausible devient, par la seule répétition, une vérité d'évidence.

Ses premières armes, il les fait dans les guerres privées des sires d'Albret et des comtes d'Armagnac, dans ce monde brutal de la petite guerre gasconne où l'on apprend à se battre avant d'apprendre à lire. Il sert le duc Louis d'Orléans en Guyenne dès 1406, puis suit le comte d'Armagnac vers le nord du royaume. C'est là, dans la mouvance armagnaque — celle de la fidélité au sang royal contre les Bourguignons — qu'il se forge sa première réputation, aux côtés d'un compagnon gascon qui ne le quittera plus, Jean dit Poton de Xaintrailles.

En 1418, après la prise de Paris par les Bourguignons et la fuite du jeune dauphin, les deux capitaines se rallient à Charles. Le héraut Berry, chroniqueur royal, écrira plus tard :

« *[Ils] ont fait depuis grans exercices et faiz de gens d'armes par le royaume de France tant que la guerre y a duré.* »

— Gilles Le Bouvier, dit le héraut Berry, « Les chroniques du roi Charles VII », éd. Courteault et Celier, Société de l'Histoire de France, 1979, p. 426.

Formule honorable, mais qu'il faut savoir lire à sa juste mesure : à cette date, La Hire et Xaintrailles ne sont encore que de petits capitaines, commandant à eux deux à peine une quarantaine de lances lors d'un

affrontement contre le seigneur de Longueval en 1419. Loin de l'image d'« inséparables » héros immédiatement décisifs que la légende imposera plus tard, ce sont d'abord deux routiers parmi d'autres, menant une guerre de harcèlement et de pillage à la frontière bourguignonne, vivant sur le pays autant qu'ils combattent pour le roi.

Le tournant arrive le 17 août 1424, dans le désastre. À Verneuil, l'armée royale est anéantie — quatre à cinq mille morts selon Monstrelet, chiffre sans doute exagéré mais qui dit l'ampleur de la catastrophe. L'historien Olivier Bouzy a pu écrire, à juste titre, qu'« au soir du 17 août, Charles VII n'avait plus d'armée » — Olivier Bouzy, in Philippe Contamine, Olivier Bouzy et Xavier Hélary, « Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire », Robert Laffont, 2012. C'est dans ce désastre, paradoxalement, que naît la carrière de La Hire : faute de grands seigneurs pour commander, le roi doit promouvoir ceux qui, hier encore, n'étaient que des seconds couteaux. La Hire voit même sa compagnie grossir des soldats dont le capitaine est mort à Verneuil et qui cherchent un nouveau chef capable de les nourrir et de les faire vivre — Antoine de Chabannes, futur grand seigneur, entre alors à son service comme simple page.

C'est ce capitaine endurci, monté en grade par la nécessité plus que par le mérite seul, que l'on retrouve, en octobre 1428, devant les murs d'Orléans assiégée.

III. ORLÉANS, PATAY : LE SOLDAT, RÉELLEMENT

Je veux que cette section soit limpide, parce qu'il serait trop facile, après avoir entrepris de démonter une légende, de glisser vers la caricature inverse et de nier tout mérite à l'homme. Ce serait une autre forme de mensonge.

La Hire et Poton de Xaintrailles furent, avec le bâtard d'Orléans, les principaux chefs de la défense d'Orléans pendant les longs mois du siège. Ils participèrent aux conseils de guerre, organisèrent les sorties, négocièrent avec l'ennemi, assurèrent l'arrivée des convois de vivres et de munitions. C'est un fait, attesté par de multiples chroniques contemporaines — Jean Chartier, la Chronique de la Pucelle, le Journal du siège d'Orléans. Lorsque Jeanne d'Arc fait irruption dans le siège, en avril-mai 1429, elle s'insère dans un dispositif militaire déjà rodé, conduit par des hommes qui avaient, eux, l'expérience du terrain.

Et il faut le dire avec une franchise totale, parce que c'est ici que la légende édifiante se fissure pour la première fois : ces capitaines expérimentés, La Hire en tête, ne firent pas immédiatement confiance à la jeune Lorraine. Le 5 mai 1429, lorsque fut décidée une attaque simultanée contre les Anglais sur les deux rives de la Loire, le conseil de guerre choisit délibérément de ne pas en informer Jeanne, « pource c'om le devoit tenir segret, et en doubtant que par icelle Jehanne ne fust révélé » — Jean Chartier, « Chronique de Charles VII roi de France », éd. Vallet de Viriville, 1858, tome I. Le lendemain encore, après la prise des Augustins, le conseil se réunit de nouveau sans elle — fait que rapporte le procès même qui devait, plus tard, servir sa réhabilitation. Voilà donc, dès l'origine, non point la fusion immédiate et fraternelle que l'on nous racontera, mais la méfiance de soldats de métier devant une bergère qui prétend leur dicter la stratégie au nom du Ciel.

Cela ne diminue rien à la grandeur de Jeanne. Cela restitue, en revanche, La Hire à sa juste place : non point disciple immédiat, mais capitaine prudent, comme l'eût été n'importe quel homme de guerre digne de ce nom face à l'irruption du surnaturel dans son métier.

La ville libérée le 8 mai 1429, La Hire et Xaintrailles suivent l'armée dans sa foulée victorieuse. Ils commandent l'avant-garde à la bataille de Patay, le 18 juin 1429, où l'armée anglaise, surprise en plein déploiement, est balayée — un témoin contemporain note que les Anglais, pris d'un tel désordre, « ne peuvent plus entendre à eux ordonner et mettre en bataille ». Ils sont de la campagne du sacre et assistent, à Reims, le 17 juillet 1429, au couronnement de Charles VII. Pour ses services, le roi fera de La Hire le bailli de Vermandois — charge qu'il conservera jusqu'à sa mort —, puis, en 1436, seigneur de Montmorillon, capitaine général de Normandie, seigneur de Longueville.

Voilà donc le bilan solide, documenté, incontestable : un soldat valeureux, un homme qui sut, à plusieurs reprises décisives, faire basculer le cours d'une bataille, et qui resta, jusqu'à sa mort en 1443, fidèle au service de son roi. Que l'on ne s'y trompe pas : je ne viens pas, ce soir, salir un brave. Je viens vous dire qu'un brave peut aussi, et fut aussi, autre chose — et que ce « autre chose », précisément, le portrait d'Épinal s'est employé, pendant des siècles, à l'effacer.

IV. LE FAUX COMPAGNON — LA FABRIQUE D'UNE LÉGENDE SOUS CHARLES VII LUI-MÊME

Voici maintenant le moment où je dois vous surprendre, et peut-être vous décevoir un peu si vous teniez à rejeter toute la faute sur de lointains républicains. Car la légende du « compagnon de Jeanne » ne naît pas, comme on le croit trop souvent, dans les classes de la III^e République. Elle naît bien plus tôt — et son premier artisan, mes amis, n'est autre que Charles VII lui-même.

Comprenons le contexte. Après la fin de la guerre, le vieux roi, devenu puissant et légitime, entreprend en 1455-1456 le procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc, brûlée vingt-cinq ans plus tôt à Rouen comme hérétique. Pourquoi ce procès, si tardif ? Parce que la légitimité même de Charles VII repose sur la sainteté de celle qui l'a conduit au sacre. Si Jeanne fut une sorcière, comme l'avait jugé le tribunal anglo-bourguignon de Pierre Cauchon, alors le sacre de Reims lui-même est entaché, et avec lui la couronne du roi. Réhabiliter Jeanne, c'est donc, avant toute chose, blanchir Charles VII.

C'est dans ce cadre, et avec cette intention politique très précise, que l'on convoque les témoins — et que La Hire, mort depuis une douzaine d'années et donc parfaitement incapable de se défendre ou de nuancer son propre témoignage, se voit transformé en pièce de ce dossier de réhabilitation. L'écuyer Jean d'Aulon, dans sa déposition, le décrit combattant côte à côte avec Jeanne lors de la prise de Saint-Jean-le-Blanc — récit qui, venant d'un homme ayant accompagné la Pucelle jusqu'à sa capture, « officialise » en quelque sorte l'image du compagnonnage — Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, éd. Jules Quicherat, Paris, Renouard, 1841-1849, tome III.

Mieux encore — ou pire, selon le point de vue —, c'est à cette même époque qu'apparaît, sous la plume du doyen de Saint-Thibaud de Metz, le récit d'un La Hire qui se serait rallié à Jeanne dès le premier instant, alors que tous les autres capitaines la tournaient en dérision :

« Sy n'en faisoient les capitaines du roy qu'une dérision et mocquerie [...] excepté le duc d'Alençon et un capitaine courageux et de bon vouloir, nommé La Hierre, qui saillit en place et dit et jurat qu'il la seuvroit à toute sa compagnie où qu'elle le voudroit moïner. »

— Chronique du doyen de Saint-Thibaud de Metz, citée in « Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc », éd. Jules Quicherat, Paris, Renouard, 1841-1849, tome IV, p. 327.

Le détail qui devrait nous alerter, mes amis, est d'une importance considérable : ce même doyen avait rédigé, quinze ans plus tôt, vers 1445, une première chronique de Metz où cet épisode flatteur ne figure tout simplement pas. L'historien Christophe Furon, qui a étudié minutieusement ce dossier, a pu établir que ce récit légendaire du ralliement immédiat s'est construit entre 1445 et 1460 — c'est-à-dire précisément dans la fenêtre temporelle du procès en réhabilitation — Christophe Furon, « La Hire et Poton de Xaintrailles, capitaines de Charles VII et compagnons de Jeanne d'Arc », *Camenulae*, n° 15, octobre 2016. Un mensonge pieux, fabriqué pour les besoins d'une cause sacrée. Voilà l'aïeul véritable, le tout premier ancêtre, de notre légende du valet de cœur fidèle entre les fidèles.

C'est également de cette époque que date la fameuse prière qu'on vous ressert, encore aujourd'hui, dans tous les abrégés d'histoire de France pour faire sourire les enfants : devant Montargis, à la veille de l'assaut de 1427, un chapelain aurait enjoint La Hire de se confesser ; le capitaine, pressé par le temps, aurait expédié l'affaire et prononcé cette prière restée fameuse :

« Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire, autant que tu voudrais que La Hire fit pour toi s'il estoit Dieu et tu fusses La Hire. »

— « Chronique de la Pucelle », éd. Auguste Vallet de Virville, Paris, Delahays, 1859, p. 246.

Le mot est savoureux, je vous l'accorde — mais cette chronique fut rédigée, selon son propre éditeur, entre 1447 et 1461, soit quinze à trente ans après les faits qu'elle prétend rapporter, et son auteur partage avec d'autres témoignages de cette même décennie un objectif strictement hagiographique : montrer que Jeanne d'Arc, par sa seule présence, convertit jusqu'aux soudards les plus frustes à la pratique religieuse, qu'elle leur fit cesser de jurer le nom de Dieu, qu'elle leur arracha des aveux et des confessions. C'est, mot pour mot, le procédé que les vies de saints réservent depuis toujours aux conversions miraculeuses. Une telle prière, pittoresque assurément, relève bien davantage du folklore édifiant que de la citation vérifiée.

Et l'épisode le plus romanesque de tous — La Hire chevauchant seul, ou presque, vers Rouen en 1431 pour tenter d'arracher Jeanne à sa prison anglaise — mérite, lui aussi, d'être ramené à de plus justes

proportions. L'historienne Valérie Toureille, spécialiste reconnue de la guerre de Cent Ans, a montré que Rouen se trouvait, tout simplement, beaucoup trop loin des positions françaises de l'époque pour qu'une opération de libération fût seulement envisageable — Valérie Toureille, citée in notice « Étienne de Vignolles », encyclopédie Wikipédia, consultée 2026, qui synthétise les travaux de l'historienne sur ce point. Ce qui fut probablement une opération militaire ordinaire, conclue par une capture malheureuse, s'est mué, au fil des récits, en geste chevaleresque et désespéré. La légende, décidément, ne supporte pas le hasard : il lui faut, partout, de l'intention et du sacrifice.

Ainsi se dessine la vérité que la postérité a préféré taire : le « compagnonnage » de La Hire et de Jeanne d'Arc n'est pas, à l'origine, le souvenir spontané d'une fraternité de combat. C'est un dossier politique, monté du vivant même de Charles VII, par ses propres clercs, pour les besoins de sa propre légitimité dynastique. Le roi qui avait été abandonné par son père et sa mère avait, par-delà la mort, encore besoin de ses capitaines : même mort depuis douze ans, La Hire continuait de servir son souverain.

V. CE QUE LA HIRE A VRAIMENT PENSÉ DU ROI — SOURCES ET SILENCES

Reprenons, à présent, la question posée en ouverture de ce discours : qu'a réellement pensé La Hire des années où Charles VII, épris d'Agnès Sorel, semblait délaissier les affaires du royaume ? Que sait-on, en vérité, de ses opinions sur cette royauté absente qu'il servait par les armes ?

La réponse honnête, la seule qui vaille devant ce micro, est d'une sécheresse qui va vous décevoir : nous n'en savons rien. Aucune source du XVe siècle — ni chronique, ni dépêche, ni correspondance — ne rapporte le moindre propos de La Hire sur la conduite privée de son roi. Le silence, ici, est total.

Ce qui existe, en revanche, et que la mémoire collective a fini par confondre avec la fameuse insolence sur le royaume « perdu gaiement », c'est une anecdote bien différente, et bien plus ancienne dans sa première formulation écrite : celle de la pauvreté du roi. Le poète Martial d'Auvergne, dans ses *Vigiles* de Charles VII, composées et imprimées en 1493 — soit cinquante ans après la mort de La Hire —,

rapporte qu'un jour où La Hire et Poton vinrent visiter le roi pour quelque réjouissance, ils ne le trouvèrent servi que d'une queue de mouton et de deux poulets :

« *Ung iour que la hyre et poton / Le vindrent veoir pour festoiment / N'avoit que une queue de mouton / Et deux poullletz tant seulement.* »

— Martial d'Auvergne, « Vigiles de Charles VII », éd. Jean du Pré, Paris, 1493, p. 29.

L'historien du XVI^e siècle Bernard de Girard du Haillan reprendra presque mot pour mot cette image dans son Histoire de France de 1576, y voyant la preuve de « l'extreme necessité » du jeune roi — Bernard de Girard du Haillan, « L'Histoire de France », Paris, 1576, p. 1130.

Remarquez bien, mes amis, ce que cette anecdote dit réellement, et ce qu'elle ne dit pas. Elle parle de pauvreté, non de débauche. Elle parle de disette à la table royale, à l'époque la plus sombre du règne, et non de fêtes somptueuses tenues pendant qu'Orléans brûlait. C'est un demi-siècle plus tard, sous la plume d'Étienne Pasquier, que l'on voit apparaître un Charles VII « plus attentif à faire l'amour à sa belle Agnes, qu'au restablissement de son Royaume » — Étienne Pasquier, « Les Recherches de la France », éd. Fragonard et Roudaut, Champion, 1996, tome II — mais Pasquier, lui non plus, ne prête à La Hire aucune réplique sur ce thème : il attribue simplement le redressement du royaume aux capitaines plutôt qu'au roi, ce qui est un procédé rhétorique fort différent d'une citation rapportée. La fameuse phrase sur le royaume « perdu gaiement » que vous trouverez recopiée, sans la moindre source précise, sur tant de sites consacrés à notre capitaine, semble bien être une fusion tardive — une contamination, dirait un philologue — entre l'anecdote de la pauvreté royale de 1493 et le portrait, postérieur d'un siècle, d'un roi distrait par ses amours. On a soudé deux légendes pour en faire un bon mot, et l'on a mis ce bon mot dans la bouche d'un capitaine mort depuis longtemps, parce qu'un soldat au franc-parler fait un porte-voix commode pour la critique qu'on n'ose adresser directement au trône.

Voilà, mes amis, l'ironie la plus fine de ce dossier : même la prétendue insolence de La Hire envers son roi, cette image d'un soldat qui ose dire tout haut ce que les courtisans pensent tout bas, n'est elle-même qu'une fabrication littéraire — preuve, s'il en fallait une de plus, que le mythe ne se contente jamais de la vérité disponible : il préfère toujours inventer la phrase qui manquait.

VI. LA PARTIE SOMBRE — L'ÉCORCHEUR, LE PILLARD, LE PEUPLE QUI SAIGNE

Venons-en, à présent, à ce que les biographies édifiantes glissent toujours en une phrase rapide, comme on tousse pour passer à autre chose : La Hire fut l'un des grands chefs de cette engeance que l'on nomma les écorcheurs.

Il faut comprendre ce qu'était, concrètement, ce fléau. Les écorcheurs n'étaient pas, à la différence des Grandes Compagnies du siècle précédent, de simples bandes nées d'une paix qui démobilisait des soldats sans solde. Ils étaient le produit direct de l'instabilité politique du royaume de Charles VII : des capitaines royaux eux-mêmes, qui, faute d'être payés régulièrement par une couronne exsangue, se faisaient payer sur le pays — c'est-à-dire sur les paysans, sur les bourgs, sur les villages sans défense, qu'ils fussent ennemis ou, trop souvent, français et fidèles au roi qu'ils prétendaient servir.

Le chroniqueur bourguignon Mathieu d'Escouchy, parlant de ces capitaines en 1436, ne mâche pas ses mots :

« Parmi ces chevaliers, écuyers et aventuriers, se trouvaient tout ce que l'armée de Charles VII renfermait de plus violent et de plus indiscipliné. »

— Mathieu d'Escouchy, cité in « La politique par les armes. Pillage ou droit de prise. La question de la qualification des écorcheurs pendant la guerre de Cent Ans », Presses universitaires de Rennes, 2019.

Voilà le jugement d'un contemporain, et non d'un pamphlétaire tardif.

Or La Hire fut, sans conteste, l'un des principaux chefs de cette engeance. Dès 1432-1433, libéré contre rançon après une captivité bourguignonne, il rassemble une bande de routiers et occupe le Beauvaisis au nom de Charles VII — « en commettant les pires exactions », notent les généalogistes les plus consciencieux de sa propre famille, qui ajoutent sans détour : « Le roi ferma les yeux ». En 1434, sans raison particulière sinon l'appât du gain, il s'empare du château du sire d'Offémont et le rançonne. En 1435, après avoir pris Gerberoy aux Anglais, il retourne sans transition à ses brigandages habituels. Pendant les négociations du traité d'Arras, il saccage, avec Xaintrilles, les villes bourguignonnes jusqu'aux abords d'Amiens. En 1438, on le retrouve jusqu'en Alsace, où lui et ses hommes commettent,

sous le prétexte fragile de défendre la cause du pape Eugène IV, des abus que les chroniques qualifient sans détour de « pires ».

L'historien Christophe Furon, dont je citais plus haut le travail précis, apporte ici une nuance qu'il faut entendre, mais qui ne lave pas tout : les pillages de La Hire et de Xaintrilles, écrit-il, « ne visaient que des territoires ennemis, notamment bourguignons, épargnant ceux restés fidèles au roi » — Christophe Furon, art. cité. Nuance réelle, qu'il convient de saluer : La Hire n'était pas, comme tant d'autres écorcheurs, un simple prédateur aveugle. Mais cette nuance, mes amis, ne tient plus à partir de l'hiver 1438-1439, lorsque sa propre compagnie, vouée à se disperser ou à se fondre dans le grand phénomène social de l'écorcherie, choisit de réinvestir la forteresse de Thoix, dans la Somme, pour y étendre ses méfaits « dans la région de Picquigny, Amiens, sans ménager ni les sujets du Roi ni les seigneurs bourguignons » — généalogie de la famille de Vignoles, racineshistoire.free.fr, document consulté 2026, qui synthétise les travaux d'archives sur la période. À cette date, la distinction entre ami et ennemi s'efface : on pille parce qu'on a faim, parce qu'on n'est plus payé, parce que la guerre est devenue, pour des milliers d'hommes en armes, le seul métier qu'ils connaissent.

Et le peuple qui souffre de tout cela, je veux que vous l'entendiez bien, est toujours le même peuple : le peuple français. Qu'il soit dépouillé par l'Anglais venu d'outre-Manche, par le Bourguignon qui se prétend pourtant français lui aussi, ou par l'écorcheur du roi très-chrétien, le paysan de Picardie ou du Beauvaisis perd, dans tous les cas, sa récolte, sa fille, parfois sa vie. Une complainte anonyme du temps, conservée dans la chronique de Monstrelet et connue sous le titre de « La complainte du pauvre commun et des pauvres laboureurs de France », dit cette douleur mieux qu'aucun historien moderne ne saurait le faire :

« *Durant la guerre de cent ans, les campagnes et les villes n'ont pas eu à souffrir seulement des armées anglaises et de leurs sièges ou de leurs pillages [...] le petit peuple et les paysans, lassés des exactions à leur rencontre et des disettes, grondaient et imploraient de l'aide, tout en pointant du doigt les responsables et les causes de leur détresse.* »

— « La complainte du pauvre commun et des pauvres laboureurs de France », pièce anonyme conservée dans Enguerrand de Monstrelet, « Chroniques » (1400-1444), éd. Douët d'Arcq, Paris, Renouard, 1857-1862.

Tout est dit, mes amis, en cette seule phrase : la souffrance populaire ne connaissait pas la nationalité de son bourreau.

Il faut ajouter ceci, qui devrait achever de dessiller les esprits les plus attachés à l'image d'Épinal : la couronne elle-même finit par reconnaître l'ampleur du désastre qu'elle avait laissé prospérer. En 1444-1445, c'est le propre fils de Charles VII, le futur Louis XI, qui entreprend de conduire une véritable armée d'anciens écorcheurs — beaucoup ayant servi sous La Hire lui-même — hors du royaume, vers la Suisse et l'Allemagne, pour les y faire périr en pays étrangers :

« Vous savez assez comment, par le bon plaisir et volonté de Monseigneur, en la saison passée, avons fait vider et mettre hors de ce royaume, en grant danger de nostre personne, tous les cappitaines, routiers et autres gens de guerre répandus en icellui, à la foule et totale destruction des pays de mondit seigneur, et iceulx menez et fait vivre, par longue saison, ou pays d'Alemaigne, à ce que les pilleries peussent cesser, et le pouvre peuple [...] demourer et vivre seurement. »

— Lettre du dauphin Louis aux gens d'église, bourgeois et habitants de Beauvais et de Senlis, 1445, citée in M. Renet, « Beauvais et le Beauvaisis dans les temps modernes », Gallica, Bibliothèque nationale de France.

On envoyait donc mourir à l'étranger, comme on se débarrasse d'un fardeau encombrant, les hommes que la guerre civile et l'impéritie financière de la couronne avaient elles-mêmes transformés en fléau pour leurs propres compatriotes. Voilà, mes amis, le revers exact, et documenté, de la médaille héroïque.

VII. LES FRANÇAIS RENIÉS — L'AUTRE TRAHISON

Je ne voudrais pas, en évoquant ces écorcheurs au service nominal du roi, vous laisser croire que le malheur du royaume tenait tout entier à quelques capitaines indisciplinés. Il faut, pour être juste avec l'Histoire, dire un mot de l'autre trahison, celle qui rendit cette guerre civile aussi longue et aussi cruelle : celle des Français qui choisirent le parti anglais.

Car cette guerre, mes amis, ne fut jamais seulement la France contre l'Angleterre. Elle fut, pour une part essentielle et trop souvent gommée par le roman national, une guerre des Français contre d'autres Français. Le duc de Bourgogne, prince du sang capétien, fut l'allié le plus constant et le plus utile de

l'Anglais pendant quinze longues années. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, Français, ancien recteur de l'université de Paris, fut celui qui présida le tribunal qui envoya Jeanne d'Arc au bûcher — non par conviction religieuse sincère, mais, comme le rappellent tant d'historiens, par calcul de carrière au sein d'un establishment ecclésiastique tout acquis à la cause anglo-bourguignonne. Jean de Luxembourg, comte de Ligny, vassal théoriquement français, fut celui qui vendit la Pucelle capturée à Compiègne pour dix mille livres tournois — somme payée, ironie suprême, par les bourgeois rouennais eux-mêmes.

Cette zone grise, mes amis, est plus inconfortable que celle des écorcheurs, parce qu'elle nous oblige à reconnaître que la trahison ne portait pas toujours un uniforme étranger. Elle portait parfois la mitre d'un évêque, ou les armes d'un cousin du roi. Je n'en ferai pas, ce soir, le procès détaillé — ce sera, je vous le promets, le sujet d'un autre de ces contre-portraits — mais il était nécessaire de le rappeler ici, pour bien planter le tableau complet : dans ce royaume déchiré, la ligne de fracture ne séparait jamais simplement les Français des Anglais. Elle traversait les familles, les villes, les diocèses, et jusqu'aux propres compagnies de nos capitaines.

VIII. LA GÉNÉALOGIE DU MENSONGE — QUATRE SIÈCLES DE FABRICATION

Venons-en, à présent, à la question qui devait nous occuper depuis le début : comment, depuis ce dossier de réhabilitation monté du vivant de Charles VII, avons-nous fini par hériter du valet de cœur souriant qui orne nos jeux de cartes ? Quels furent, siècle après siècle, les artisans de cette transformation ? Il faut les nommer, un par un, car le mensonge, comme la vérité, a ses auteurs et ses dates.

Le XVe siècle, nous l'avons vu, fixe déjà l'image du fidèle serviteur : Monstrelet, Jean Chartier, le héraut Berry, l'auteur de la Cronique Martiniane, tous rédigent leurs grandes chroniques entre 1444 et 1454, et tous présentent invariablement La Hire comme un soldat loyal entre les loyaux. Vers 1470, l'historien Thomas Basin pousse l'éloge jusqu'au panégyrique d'inspiration antique, comparant presque notre capitaine aux généraux de Rome — Thomas Basin, « Histoire de Charles VII », éd. Samaran, Les Belles Lettres, 1933-1944.

Au XVI^e siècle, les historiens de la monarchie naissante se partagent en deux écoles, qui toutes deux servent la légende, mais chacune à sa façon. Étienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France* parues à la fin du siècle, fait des capitaines — La Hire en tête — les véritables sauveurs du royaume, presque des envoyés de la Providence venus compenser l'inaction d'un roi trop occupé de ses amours. À l'inverse, François de Belleforest, selon l'ouvrage qu'il rédige, place tantôt les capitaines au premier plan, tantôt le roi seul — révélant, ce faisant, que le récit historique de cette époque n'est jamais innocent : il sert toujours, consciemment, la cause de la monarchie qu'on cherche à affermir. C'est aussi de ce siècle que date l'anecdote, déjà évoquée, de la « queue de mouton », empruntée par Bernard de Girard du Haillan au poème de Martial d'Auvergne composé un siècle plus tôt.

Le XVII^e siècle, celui de l'absolutisme triomphant, réduit paradoxalement la place de nos capitaines : Bossuet, dans son *Abrégé de l'histoire de France*, ne les mentionne même pas, préférant concentrer toute la lumière sur Dunois, Richemont et Jeanne d'Arc — Bossuet, « *Abrégé de l'histoire de France* », Paris, 1747. Le Roi-Soleil n'a que faire de capitaines insubordonnés : son siècle veut un récit où la grandeur ne procède que du trône.

C'est au XVIII^e siècle, celui des Lumières et de l'affirmation d'une conscience nationale naissante, que s'opère la mutation décisive. L'historien Villaret, puis l'auteur Rossel dans son *Histoire du patriotisme françois*, transforment les fidèles serviteurs du roi en héros de la Nation :

« Ces deux héros prodiguerent leur sang pour le salut de la patrie. La mémoire de leurs noms respectés et chéris dans tous les siècles, doit durer autant que cet empire. »

— Villaret, « *Histoire de France, depuis l'établissement de la monarchie, jusqu'au règne de Louis XIV* », tome XVI, Paris, Desaint, Saillant et Nyon, 1770, p. 417-418.

Ce n'est plus le roi qu'ils ont servi, c'est la patrie elle-même. Nous touchons ici à la véritable charnière : c'est le siècle des Lumières, et non celui de Jules Ferry, qui invente le premier le vocabulaire national et patriotique appliqué à La Hire.

Le XIX^e siècle, enfin, opère deux mouvements distincts qu'il faut bien se garder de confondre. D'une part, c'est l'époque où se construit, autour de Jeanne d'Arc, le grand mythe national que la France entière

connaît : Jules Michelet publie sa biographie de la Pucelle en 1841, et écrit en 1856 cette phrase devenue fameuse :

« *Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a versé pour nous.* »

— Jules Michelet, 1856, cité in « Jeanne d'Arc, héroïne nationale », dossier BnF Essentiels, Bibliothèque nationale de France.

Cette sainte laïque deviendra, sous la III^e République, un instrument pédagogique de premier ordre : Ernest Lavis, surnommé par Pierre Nora « l'instituteur national », en fait dans ses manuels scolaires de 1913 la véritable héroïne quasi exclusive de la fin de la guerre de Cent Ans, reléguant Charles VII lui-même au second plan. C'est cette même République qui orchestrera, en 1920, la canonisation de Jeanne, après un demi-siècle de procédure entamée par l'Église pour récupérer, elle aussi, sa part de la légende face à la « sainte laïque » michelittienne.

Mais voici, mes amis, ce qu'il faut entendre avec attention, parce que c'est ici que la recherche la plus récente vient corriger, et non confirmer, l'intuition de ceux qui imaginaient une fabrication purement républicaine de La Hire lui-même : Michelet, précisément, mentionne à peine notre capitaine dans sa biographie de Jeanne. La figure de La Hire reste, chez lui comme chez la quasi-totalité des historiens johanniques du début du XIX^e siècle, une silhouette parmi d'autres. C'est un autre homme, moins connu du grand public, qui doit porter la responsabilité véritable de la formule qui allait faire florès : Jules Quicherat. En publiant, entre 1841 et 1849, l'intégralité des minutes des procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, il met enfin à la disposition des historiens des sources jusque-là dispersées — travail considérable et salutaire. Mais c'est lui-même, dans un opuscule de 1850, qui invente l'expression appelée à un si bel avenir :

« *Certains noms sont en quelque sorte inséparables de celui de Jeanne d'Arc : Dunois, La Hire, Xaintrailles ; ce sont de glorieux noms, ceux des compagnons d'armes qui contribuèrent à ses exploits et ne les envièrent pas.* »

— Jules Quicherat, « Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc », Paris, Renouard, 1850, p. 21.

« Compagnons d'armes » : la formule est lâchée, et elle ne quittera plus, depuis cette date précise de 1850, le nom de La Hire chez aucun historien français.

Le relais est repris, peu après, par Auguste Vallet de Viriville, qui rédige en 1858 la première véritable notice biographique consacrée à notre capitaine pour la Nouvelle biographie générale, le qualifiant explicitement de « compagnon d'armes » de la Pucelle — Auguste Vallet de Viriville, « La Hire », in Hoefer (dir.), « Nouvelle biographie générale », tome 28, Paris, Firmin Didot, 1858. Puis vient, en 1887, le premier ouvrage entièrement consacré à notre homme, signé Alcius Amable Ledieu, qui insiste, lui, sur l'héroïsme patriotique : « S'il ne fut pas donné à La Hire de voir le sol de sa patrie entièrement purgé des ennemis, du moins il eut le mérite d'avoir contribué puissamment [...] à faire prendre à la fortune de la France une direction nouvelle » — Alcius Amable Ledieu, « Esquisses militaires de la guerre de Cent Ans. La Hire et Xaintrailles », Lille, Lefort, 1887.

Et puis, mes amis, surgit une dernière école, plus tardive encore, et qui n'a rien à voir avec Paris ni avec la République : l'école régionaliste gasconne. Dès 1857, Joseph Noulens publie dans la toute jeune Revue d'Aquitaine un article qui n'a d'autre but que d'héroïser le compagnon de notre capitaine, Poton de Xaintrailles, allant jusqu'à écrire que les Anglais, terrassés par la fureur de ces deux Gascons à Orléans, « crut à une puissance surnaturelle » — sous-entendant, avec une malice toute provinciale, que le miracle attribué à Jeanne devait peut-être davantage à l'épée gasconne qu'au Ciel — Joseph Noulens, « Poton de Xaintrailles », Revue d'Aquitaine, tome 1er, 1857. C'est dans cette veine que s'inscrit, un siècle plus tard, le dernier grand ouvrage consacré à La Hire, celui de Francis Rousseau publié en 1968 sous une préface de Régine Pernoud, qui en fait un personnage « entre réalisme et romantisme » — pillard rusé épris de risque, de sang et de muscle, mais aussi « indéfectible serviteur » du devenir historique de la France et « bon vivant » que « Jeanne conquiert du premier regard » — Francis Rousseau, « La Hire de Gascogne, Étienne Vignolles (1380-1443) », préf. Régine Pernoud, Mont-de-Marsan, Lacoste, 1969.

Et enfin, dans notre siècle qui ne lit plus guère les chroniqueurs mais qui regarde beaucoup d'écrans, l'image achève sa pétrification : La Hire devient le valet de cœur de nos jeux de cartes — héritage d'une tradition plus ancienne encore, remontant à l'apparition des cartes en France au XIV^e siècle —, un

personnage interprété au cinéma depuis Cecil B. DeMille jusqu'à Luc Besson, une unité d'infanterie dans un jeu vidéo de stratégie, un héros stylisé en lion anthropomorphe dans un jeu de rôle japonais. La légende, désormais purement décorative, a perdu jusqu'au souvenir de sa propre fabrication : elle est devenue pur folklore, vidé de toute charge politique, mais aussi de toute vérité.

Ainsi se referme, mes amis, la boucle de quatre siècles : serviteur fidèle au XVe siècle pour les besoins de la légitimité de Charles VII ; figure providentielle ou secondaire selon les intérêts dynastiques au XVIe et XVIIe siècles ; héros de la patrie et de la Nation au siècle des Lumières ; compagnon d'armes de la sainte laïque à partir de 1850 sous la plume érudite de Quicherat, bien avant que les hussards noirs de la République ne s'en emparent à leur tour ; héros gascon régionaliste depuis le milieu du XIXe siècle ; et, pour finir, simple icône de papier glacé dans notre époque d'images. Chaque siècle, mes amis, a fabriqué le La Hire dont il avait besoin. Aucun n'a pris la peine d'aller vérifier ce qu'en disaient, eux, les hommes qui l'avaient connu.

CONCLUSION

Que reste-t-il, alors, au terme de ce voyage, de l'homme véritable ?

Il reste un capitaine gascon de petite noblesse, monté en grade par le hasard d'un désastre militaire, fidèle à son roi jusqu'à son dernier souffle, rendu à Montauban dans l'hiver 1443, alors qu'il hivernait justement aux côtés de ce même Charles VII qu'il avait servi un quart de siècle durant. Il reste un soldat de grand mérite, décisif à Orléans, décisif à Patay, dont le courage ne fait l'objet, lui, d'aucune controverse sérieuse. Il reste, aussi, et c'est la part que les siècles ont voulu effacer, un homme dont les troupes ont brûlé, violé, pillé des villages français autant que des terres ennemies — un homme que son propre roi dut, plus d'une fois, fermer les yeux pour ne pas voir, et que ce même roi finit par exiler, lui et ses pareils, vers l'étranger, tant son fléau était devenu insupportable au royaume qu'il prétendait servir.

Il reste, enfin, un homme dont la mémoire fut confisquée, dès sa mort, par une monarchie ayant besoin de prouver sa propre légitimité par la sainteté d'une bergère ; puis par une patrie naissante qui cherchait ses héros fondateurs ; puis par une République qui voulait ses saintes laïques et ses leçons de morale

civique ; puis par une province qui voulait son fils prodigue ; puis, pour finir, par une industrie du divertissement qui n'a même plus besoin de mentir, tant le mensonge des siècles précédents lui suffit comme matière première.

Il y a, dans cette histoire, une leçon qui nous regarde, nous, aujourd'hui — et c'est peut-être la seule morale qu'un contre-portrait digne de ce nom doive vous laisser en partant. Nous aimons les récits simples. Nous aimons les héros sans tache et les méchants sans nuance. Nous préférons, presque toujours, la prière touchante au silence embarrassant des sources, le bon mot bien tourné à l'absence pure et simple de témoignage, le compagnon fidèle à l'homme complexe qui doute, qui pille, qui sert et qui trahit parfois sans même s'en rendre compte. Je vous le dis avec cette pointe d'ironie qui sied, je crois, à la conclusion d'un tel discours : nous fabriquons tous, à notre échelle, de petits La Hire — des versions arrangées de nos propres histoires, de nos propres aïeux, de nos propres convictions, taillées pour nous rassurer plutôt que pour nous instruire. La Hire ne mérite ni la canonisation de papier glacé qu'on lui a faite, ni l'opprobre total que certains, par réaction, voudraient lui infliger aujourd'hui. Il mérite seulement, comme tout homme du passé, d'être regardé en face, avec ses vertus et ses turpitudes mêlées — et de nous servir, par cet exemple précis, à nous défier de toutes les légendes trop commodes, y compris, et peut-être surtout, celles que nous fabriquons sur nous-mêmes.

Ainsi va l'Histoire, mes amis, quand on consent à la regarder telle qu'elle fut, et non telle qu'on a voulu, siècle après siècle, qu'elle eût été.

Rambarde Knight

Pro veritate, contra oblivionem